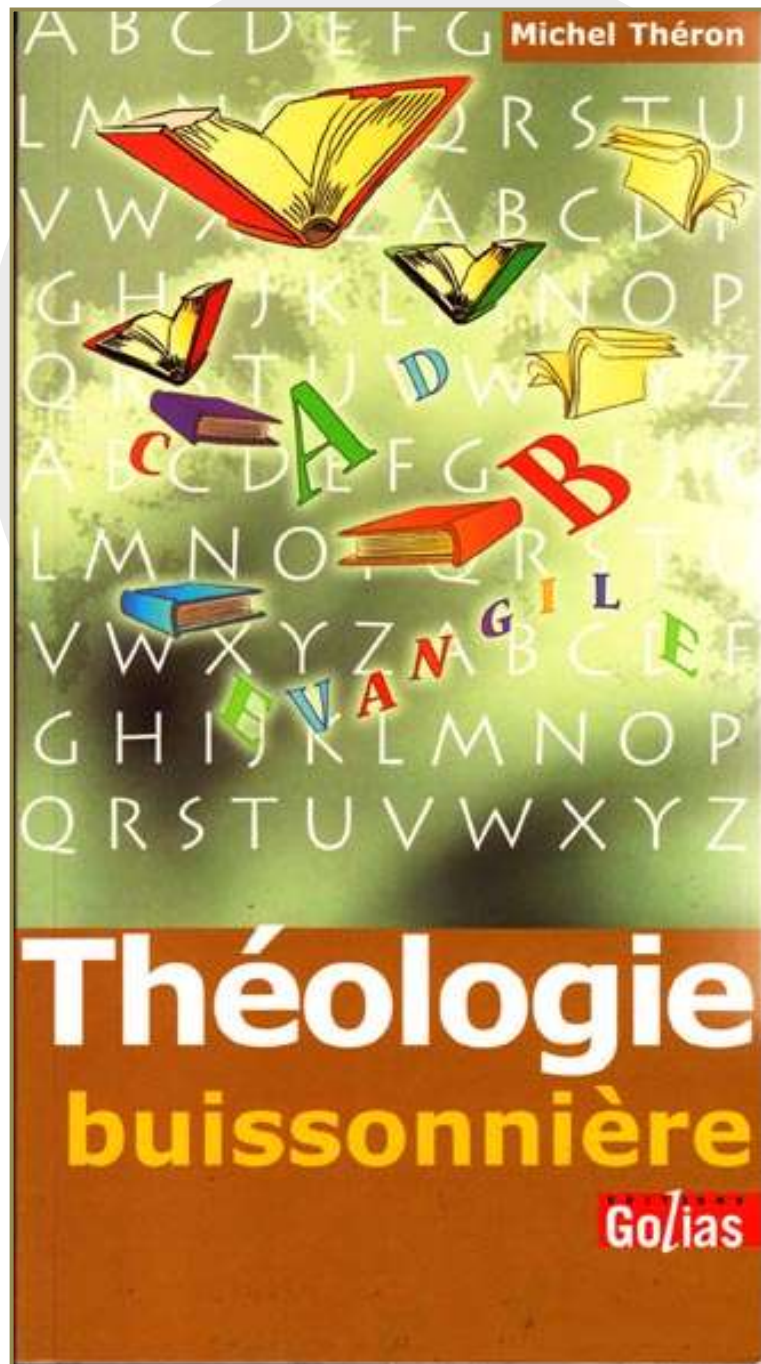


Théologie buissonnière – Entretien avec Michel Théron



La théologie buissonnière nous arrache à la théologie dogmatique, nous fait voyager sur des options autres que celles auxquelles nous sommes habitués, mais qui sont tout aussi vraisemblables que celles seules qui ont été reçues. Elle permet de voir symboliquement des notions souvent vues littéralement, comme l'enfer, le jugement, la résurrection, etc. Par cette ouverture, elle nous préserve du fanatisme et de la psychorigidité. Michel Théron, l'auteur de l'ouvrage *Théologie buissonnière* (éditions Golias) répond à nos questions.

Golias – Comment l’agrégé de lettres que vous êtes en est-il venu à s’intéresser à la théologie ?

Michel Théron – Je pense que par cette question vous voulez manifester votre surprise que j’aie abordé dans ce livre, *Théologie buissonnière*, des questions qui ne sont pas semble-t-il du ressort d’un spécialiste ou d’un familier de la langue ou de la littérature. Peut-être faites-vous aussi par là allusion au rôle social ou institutionnel que j’ai joué (je viens en effet de prendre ma retraite de professeur d’hypokhâgne et de khâgne à Montpellier), en un milieu, l’Université française, laïque et non confessionnel – quand ce n’est pas hostile à toute confession, ce qui a longtemps été, hélas ! souvent le cas...

Cependant on voit heureusement aujourd’hui se dessiner une tendance à valoriser, même dans l’enseignement public, l’enseignement des religions comme fait culturel essentiel. Pour ce qui est de notre littérature et de nos arts, la connaissance des notions principales qui font le christianisme semble maintenant indispensable à la compréhension de tout notre héritage. Un consensus s’établit là-dessus, et c’est une fort bonne chose. À cela donc peut servir ce livre : à initier le lecteur, même résolument laïque, même radicalement athée ou agnostique, à des questions dont la connaissance est absolument nécessaire à la compréhension de tout notre patrimoine. La théologie en ce sens a une dimension anthropologique beaucoup plus large, et donc fait bien partie de la culture générale.

– Mais il y aura aussi, parmi vos lecteurs, des croyants. Pouvez-vous préciser alors, pour eux, l’orientation de votre démarche ?

M.T. – Ma formation de littéraire m’amène à scruter attentivement, en toute circonstance, le *langage* et la possibilité de le comprendre, de le recueillir. Certes j’explore ici, en matière de textes, les textes bibliques, que parfois on dit sacrés, sans aucun a priori confessionnel. Mais je les prends toujours au sérieux, je les scrute dans toutes leurs dimensions, dans leur langue originelle, à savoir le grec d’abord, puis le latin (je ne suis pas hébraïsant, mais je pense que ce n’est pas décisif s’agissant du christianisme, au moins du point de vue de son développement et de son destin historiques). Je ne crois pas qu’on puisse m’accuser à cet égard de prévention ou d’hostilité. Au fond même, mon attitude est *religieuse*, si on fait venir comme le grand Cicéron le latin *religio* de *relegere*, recueillir respectueusement, examiner avec scrupule. Bien sûr, une autre attitude et une autre étymologie sont possibles de ce mot de religion, qu’on a fait venir en monde chrétien de *religare*, relier. C’est celle des croyants qui se rattachent à un Dieu transcendant qui fait alliance (*adligatio*) avec son fidèle et lui impose sa loi, ou son obligation (*obligatio*) tous mots apparentés à *ligare*, lier. Cette option n’est pas la mienne, car je défends plutôt l’idée d’une spiritualité intériorisée, mais je peux la

comprendre, car elle est bien humaine : on y mêle ensemble l'effectif du rattachement et l'affectif de l'attachement. Personnellement en tout cas je préfère revisiter l'héritage, par démarche personnelle ou réfléchie, que le répéter mécaniquement après d'autres, ce que dit le mot catéchisme : faire retentir en écho (*èkheîn*) une voix descendue d'en haut (*kata*). Bref, je préfère raisonner, que résonner.

– Mais votre démarche ne risque-t-elle pas de détruire finalement ce qu'elle entend explorer ?

M.T. – Il y a deux sens du mot : culture. Soit c'est le conditionnement par l'héritage, le modelage que l'on subit du fait des parents et des éducateurs, depuis la petite enfance. C'est ce que les Allemands appellent *Kultur*. Et puis il y a l'examen personnel (qui n'est pas, je le répète, a priori hostile), de ce même héritage. Le résultat de cette réévaluation peut être l'abandon, le tri, ou la réhabilitation, cela dépend des cas, de tel ou tel élément. C'est ce que les Allemands appellent *Bildung*. C'est la culture formation de soi par soi, et par réexamen critique. Mon livre défend la seconde position. Maintenant, savoir si cette démarche est fragilisante pour le corpus religieux dépend de la façon dont on le considère : s'il s'agit de l'enseignement du magistère ecclésial, par exemple celui concernant les dogmes, évidemment cette remise en question peut affaiblir. Mais s'il s'agit de certains textes fondamentaux, comme l'enseignement de Jésus, ses paroles, ou ses paraboles, etc., le résultat est au contraire une revivification.

– Votre démarche finalement me fait penser à celle du protestantisme. Qu'en pensez-vous ?

M.T. – Je suis de formation et de culture catholiques. Mais je me suis très tôt détaché du modelage de mon enfance (ce qui n'empêche pas que je m'en souviens avec une certaine nostalgie, qui apparaît, je crois, dans mon livre). Effectivement la démarche consistant à réexaminer personnellement et individuellement ce qu'on a hérité collectivement est essentiellement protestante. J'ai parlé de la *Bildung*, ou culture formation, des Allemands : n'oubliez pas ici que l'Allemagne est un pays majoritairement luthérien. Ce sont les Allemands aussi qui ont inventé le *Bildungsroman*, ou roman de formation, ou d'apprentissage. Longtemps être catholique a signifié continuer à croire comme quand on était petit, alors qu'être protestant, c'était tâcher de croire encore quand on a grandi. Je préfère alors la seconde attitude. Mais vous savez qu'aujourd'hui les lignes ont bien changé. Sous l'impulsion du concile Vatican II, de nombreux catholiques se sont mis à étudier les Écritures, à dialoguer avec les autres religions et la société civile, même si la hiérarchie institutionnelle continue parfois à poser des limites... ! Il y a évidemment, en filigrane, des questions de pouvoir, mais c'est là une toute autre (et bien grande) histoire...

– Diriez-vous que votre démarche est encore d'orientation chrétienne, en tout cas directement liée à Jésus ?

M.T. – Pour moi Jésus, par certaines de ses paroles qui nous ont été rapportées, ou qu'on lui a prêtées, mais qui ont toujours une profonde résonance en moi, est une voix qui montre une voie, essentielle pour vivre plus authentiquement, se construire intérieurement, se réunir à son être le plus profond. C'est un maître de sagesse, ou un thérapeute de l'âme. De sa personne je ne sais rien. Il y a beaucoup de fiction dans ce qu'on nous en dit. Je m'attache donc aux paroles elles-mêmes, non à celui qui les a prononcées. Il est vrai que beaucoup d'églises sont des *fan clubs* de Jésus. On s'attache alors à sa personne, non à sa voix. À mon avis, suivre ainsi aveuglément un maître ou un gourou, c'est idolâtrie. Dans le bouddhisme, on dit bien : « Si vous rencontrez Bouddha, tuez-le ! »

– Ce rapprochement que vous venez de faire montre que vous considérez le christianisme avec une certaine distance, à égalité en tout cas avec les autres religions du monde.

M.T. – Effectivement je pense que d'autres voix auraient pu m'accompagner, si j'avais été élevé dans une culture différente. Montaigne disait que nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands... Je privilégie quant à moi dans l'enseignement de Jésus celui d'un maître de sagesse, mais même dans ce cas il me semble absurde de dire qu'il n'en peut exister d'autre que lui. Qu'il ait même été le plus grand homme qui ait jamais existé, comme dit (perfidement !) Renan à la fin de sa *Vie de Jésus* me semble d'une prétention extraordinaire : comment le sait-il ? Donc ma démarche si vous voulez n'est pas chrétienne (mais Jésus lui-même n'était pas chrétien), ni évangélique (car ce mot est extrêmement équivoque), ni pour reprendre votre expression « directement liée à Jésus », mais extrêmement reconnaissante à *une voix nommée Jésus...*

– Quelle utilité finalement selon vous pourrait avoir ce livre ?

M.T. – Celle de faire réfléchir, et d'introduire dans les esprits un doute salutaire vis-à-vis de toutes les certitudes dogmatiques qu'on nous a enseignées. Comme dit encore mon cher Montaigne : « Il n'y a que les fols certains et résolus. » Car n'oubliez pas que pour défendre des options théologiques autoritairement fixées on a torturé, brûlé, exterminé des corps. La théologie buissonnière nous arrache à la théologie dogmatique, nous fait voyager sur des options autres que celles auxquelles nous sommes habitués, mais qui sont tout aussi vraisemblables que celles seules qui ont été reçues. Elle défend les *hérésies* au sens neutre et étymologique de *choix*, comme je l'ai montré aussi dans mon *Petit lexique des hérésies chrétiennes* (Albin Michel, 2005). Elle problématise des notions inculquées depuis toujours, considérées et célébrées

comme intangibles, comme la grâce, la rédemption, le sacrifice, le salut, etc. Elle permet de voir symboliquement des notions souvent vues littéralement, comme l'enfer, le jugement, la résurrection, etc. Par cette ouverture, elle nous préserve du fanatisme et de la psychorigidité. Écoutez une dernière fois le sage Montaigne : « Après tout, c'est mettre ses certitudes à bien haut prix, que d'en faire griller un homme tout vif. » Puisse ce livre, qui explore cinquante mots-clés de culture religieuse, enrichir celle de son lecteur, opérer chez lui un salutaire « remue-méninges », et développer en lui scepticisme et tolérance.

© **Éditions Golias, 2007**